

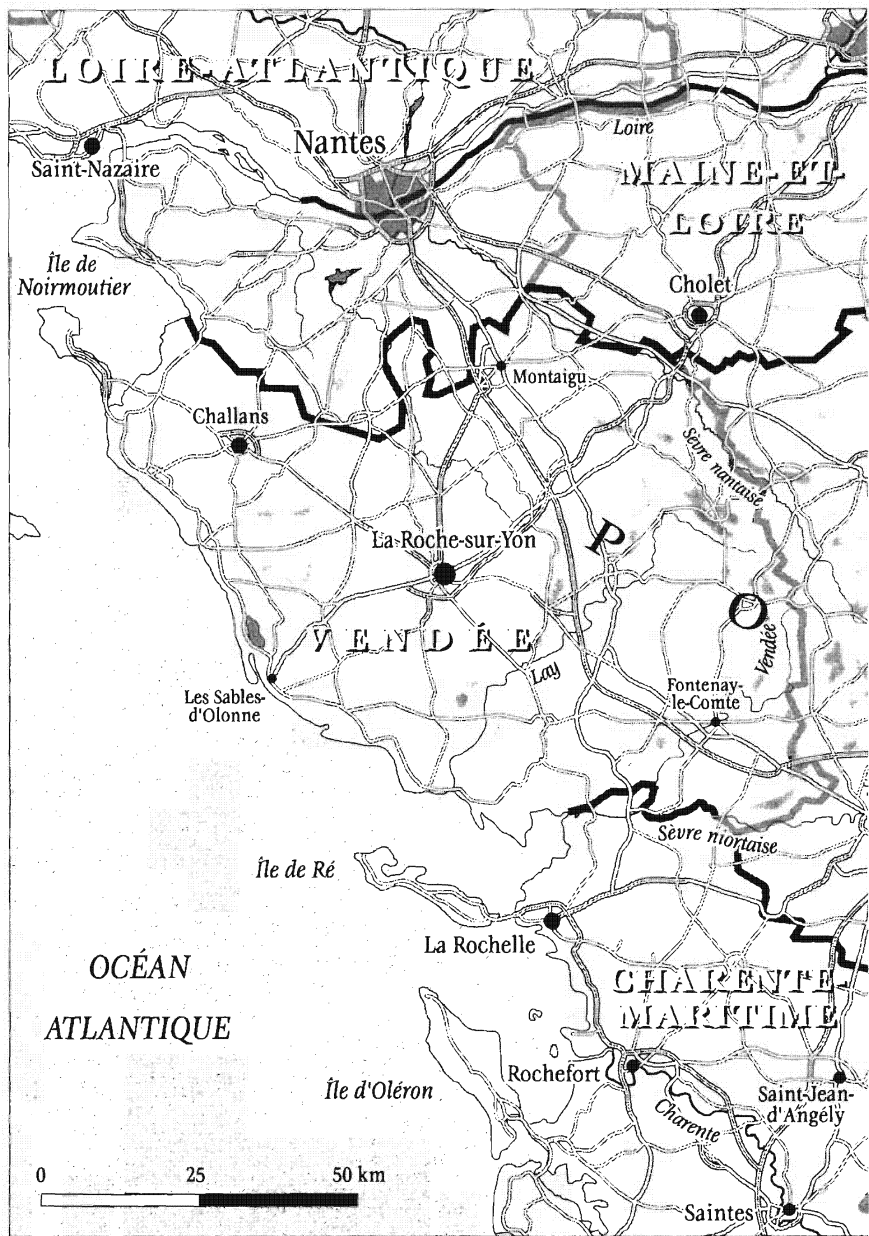
Léon pineau

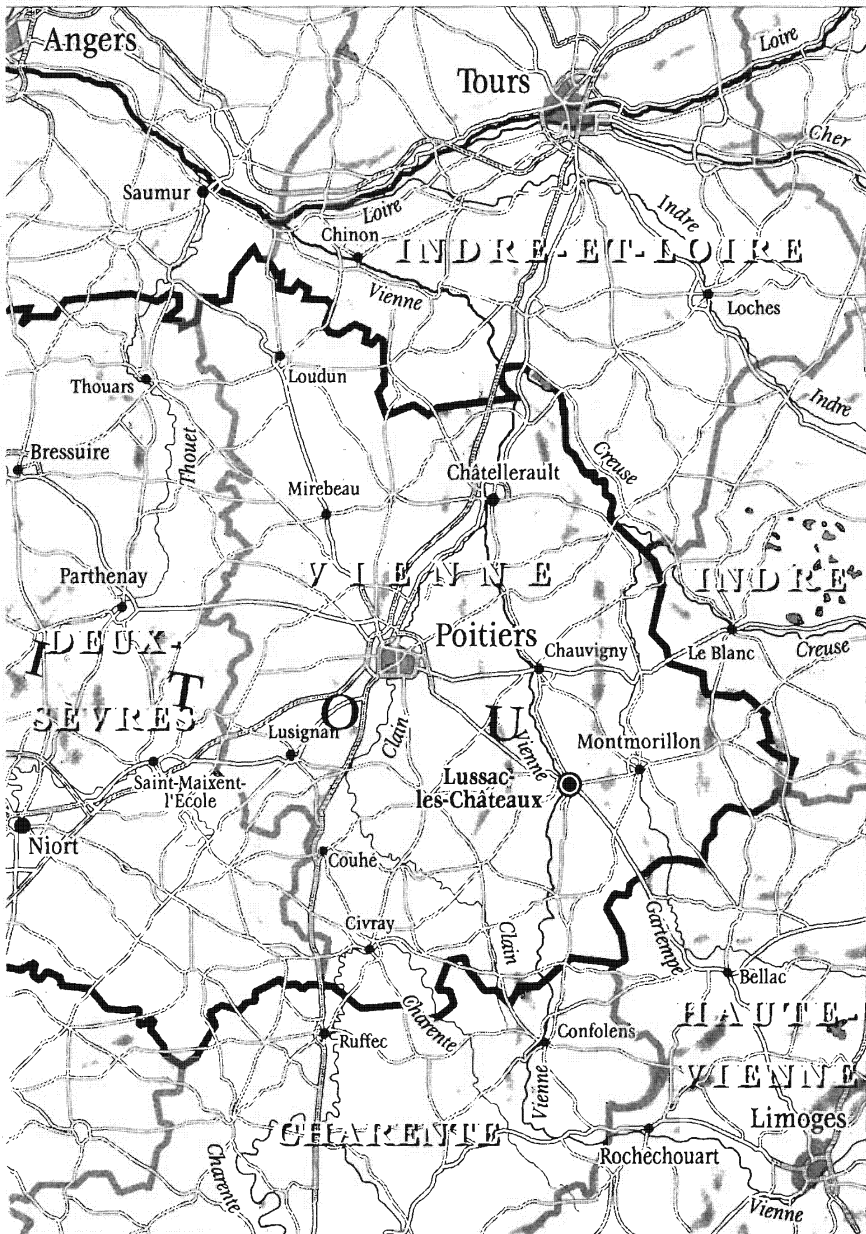
contes  
du  
poitou

collecte choisie et présentée par *françoise morvan*

éditions *ouest-france*

Extrait de la publication





Collection dirigée par Françoise Morvan

Carte : Patrick Mérienne

ISBN : 978-2-73-735169-3

© Edilarge S.A. Editions Ouest-France, Rennes, 2006

Extrait de la publication

## INTRODUCTION

Parmi les grandes collectes de contes du domaine français, celle de Léon Pineau a occupé d'entrée de jeu une place de tout premier plan : c'est elle qui, pour le Poitou, fait référence dans *Le Folklore de France* de Paul Sébillot et dans la *Revue des traditions populaires* ; c'est à lui que s'adresse Henri Pourrat, soucieux de faire pour l'Auvergne ce qu'il a fait pour le Poitou ; et si l'exigence de rigueur scientifique et la sensibilité à la culture vivante transmises par le conte étaient considérées comme critères décisifs, c'est à lui qu'auraient dû revenir honneurs et reconnaissance. Mais, fils de paysans poitevins, devenu spécialiste du folklore scandinave et, en dépit de son peu d'intérêt pour la course aux grades académiques, recteur de l'académie de Poitiers, Léon Pineau s'est contenté de donner, en toute intégrité, ce qu'il avait trouvé en menant son enquête aux lieux mêmes où il avait vécu enfant. Aucune vanité d'auteur, aucune morgue de folkloriste, aucun mépris pour le patois : il s'est efforcé de transcrire avec le plus de rigueur et de sensibilité possible ce qui lui avait été transmis d'enfance.

Né en 1861 à Lussac-les-Châteaux, une petite ville située au sud-est de Poitiers, surtout connue à présent pour ses grottes préhistoriques, Léon Pineau s'est plu à raconter ses premières années dans *L'Enfance heureuse d'un petit paysan*, un livre paru en 1932 aux éditions Delagrave et qui devait connaître plusieurs rééditions. C'est à ce volume que nous devons de pouvoir nous plonger dans l'atmosphère d'une veillée et de revenir aux sources de la découverte du conte par un enfant particulièrement sensible et intelligent : on pourra lire ici quelques-unes de ces pages qui sont une introduction à sa collecte en Poitou et à son œuvre entière.

Rien ne le destinait à faire des études mais une succession de hasards, qu'il évoque dans ces souvenirs, l'ont amené à être inscrit dans un petit pensionnat, puis à échapper, grâce à l'appui de son père, au séminaire où l'on faisait entrer les élèves les plus prometteurs, et à pouvoir poursuivre ses études, sans bourse ni autre appui que le désir de faire de son mieux. Il raconte une anecdote touchante, comme tout ce qu'il écrit, qui en dit plus long peut-être que toute explication sur sa méthode :

*Une année, à la distribution des prix, comme j'avais été le premier à peu près en tout, sauf en écriture, mon père, dans la foule, car il venait beaucoup de monde à nos petites fêtes, entendit un monsieur, à côté de lui, demander en me désignant :*

*— Qui c'est donc, ce gamin-là ? Le fils de quelque « gros » naturellement ?*

*— Ce gamin, c'est mon p'tit !*

*Le monsieur se tut, un instant interloqué ; puis, s'avançant vers mon père et lui tendant la main :*

*— Mon ami, je vous fais mes compliments ! lui dit-il.*

*Et, au cours des vacances, ce monsieur, un notaire des environs, m'envoya chercher afin de passer quelques jours chez lui, avec son fils.*

Toujours ouvert aux heureuses rencontres, c'est avec un surveillant du pensionnat, au cours de promenades dans la campagne, qu'il commence à apprendre l'allemand, par pur plaisir ; peut-être ce plaisir est-il à l'origine de sa passion pour les langues scandinaves, passion qui devait l'amener à donner des éditions de contes et de chants populaires, et principalement de chants du Danemark, de Suède, de Norvège, d'Islande et des îles Féroé.

Professeur de littérature étrangère à l'université de Clermont-Ferrand, il lance une grande enquête sur le folklore de l'Auvergne en exposant ses principes de collecte :

*Sous le nom de « Folk-lore » on comprend l'ensemble des croyances, pratiques et coutumes, des contes, récits, légendes et chansons, bref, de toutes les traditions populaires qui, de génération en génération, se sont transmises du plus lointain passé jusqu'à nos jours. Au train dont notre société se transforme, tout cela aura bientôt disparu. On conviendra, je pense, de l'intérêt qu'il y a à recueillir, pendant qu'il en est temps encore, ces souvenirs des anciens âges : aussi bien, sinon mieux que les vieilles pierres, plus ou moins sculptées, ils nous instruisent sur l'état d'âme de nos aïeux et leur degré de culture. L'Auvergne, par sa situation géographique autant que par son ethnologie, doit, sous ce rapport, être une des plus riches provinces de France : elle en a cependant été l'une des moins étudiées. Il y a là une lacune que nous voudrions essayer de combler. Pour cela nous nous adressons à toutes les bonnes volontés : instituteurs, prêtres, médecins,*

*etc., etc., et à tous ceux qui, ayant vécu au milieu du peuple, ont appris à le connaître et à l'aimer. Notre enquête, entreprise avec la haute approbation de M. le Recteur et le bienveillant appui de la Société des Amis de l'Université, a donc un but essentiellement scientifique et absolument désintéressé : la Revue d'Auvergne en publiera tous les résultats avec le nom des personnes qui les auront fournis... Les moindres détails ont leur importance. – Ne rien changer, ne rien enjoliver. – Reproduire exactement le langage local. Noter le nom, l'âge, la profession, le pays d'origine de la personne dont on tient les renseignements<sup>1</sup>.*

En 1904, lorsqu'il lance cette enquête et définit la méthode à suivre, il a déjà publié *Les Contes populaires du Poitou* et *Le Folk-lore du Poitou* depuis plus de dix ans. Il est vrai qu'il a omis de donner la référence de ses conteurs dans le premier volume, paru en 1891, un an avant le suivant. Mais le respect de la parole des conteurs populaires, le respect du patois et de la diction propre au récit oral en sont déjà les caractéristiques majeures. Il y insiste dans la préface du deuxième volume : *Fidèle à mon principe, je n'ai rien changé à leurs paroles ; dût ce parler campagnard avoir encore le malheur de déplaire à la vieille fée du Poitou, la noble Mélusine ! J'estime qu'en littérature populaire, plus que partout ailleurs, la forme est inséparable du fond. Nous n'avons pas le droit, dans notre enquête, de prendre l'un et de négliger l'autre<sup>2</sup>.*

Le folklore qu'il nous transmet n'est pas celui des châteaux, le légendaire mis à mal des conquêtes, mais le tré-

---

1. *Revue d'Auvergne et de Vendée*, tome XXI, 1904, p. 399-400.

2. *Le Folk-lore du Poitou*, Ernest Leroux, 1892, p. IX.



sor des humbles, peut-être trivial, peut-être banal – pourtant, il le répète : *Cette vie qui à l'indifférent semble si grossière, je voudrais qu'il contribuât à montrer combien, du berceau à la tombe, elle renferme de profonde poésie*<sup>3</sup>.

Là est l'essentiel : ce qui donne vie à ces contes, c'est une poésie qu'il a su capter avec finesse et qui provient de ce qui sonne le plus grossier, le plus ridicule, à l'oreille française. Les mots, la syntaxe, le style du conteur, tout semble barbare, et peut-être le lecteur accoutumé à rire de la langue paysanne sera-t-il tenté d'abandonner sa lecture. Cependant, c'est avec le sourire de qui se remémore les veillées d'enfance que le conteur convoque le merle dans sa *broussée d'épines*, la Belle Blonde qui *dépelote* ses cheveux, le *garçon vicé* qui répond quand on lui conseille de demander le Paradis : *Je me fous autant du Paradis que du Parasol !* et la Vierge qui, jetant le diable à l'eau, lui dit avec bonhomie : *Bois, bois, mon p'tit goret barrot ; plus t'en boiras, plus t'en auras...* Il a des expressions qui donnent à regretter les chances perdues de la langue : *la chèvre et ses petits chebitous, les pouperons des bergères*, la manière d'aller *tout chapetit*, et puis l'*agneaulet*, les *métiviers*, la chatte qui *achattonne* et tant d'autres... Il a des phrases qui sonnent avec un écho de poésie qui serait venue du Moyen Âge en passant par le Valois de Nerval : *Il y avait une fois un seigneur qui n'était rien que marié. Vint une grande guerre, que tout le monde d'en allait, il dit à sa dame en partant de ne jamais ouvrir qu'à soleil levé et de fermer à soleil couché...*

Avec ces deux volumes s'arrête sa collecte, telle qu'il l'a publiée, du moins.

---

3. *Ibid.*, p. IV.

De Léon Pineau lui-même, nous n'avons pas à savoir beaucoup plus. Âgé de plus de quarante ans déjà en 1914, il franchit le massacre de peuples qu'il unissait dans un même amour pour leurs traditions, et se consacre désormais à publier des contes de Suède et de Norvège. Il donne aussi, sous le titre *Les Contes de grand-père*, des adaptations des contes de son enfance, et ces beaux livres de prix à reliure rouge et tranche dorée, offerts aux enfants qui, comme lui jadis, ont mérité les prix d'excellence, lui valent désormais des prix de l'Académie française. S'il n'écrit plus guère après la Seconde Guerre mondiale, témoin de la disparition d'un monde, il le constate sans plainte dans le discours prononcé pour son centenaire. Il lui restera encore à vivre jusqu'en 1965, et sa disparition passera à peu près inaperçue : il faudra attendre 1989 pour que les éditions Brissaud à Poitiers engagent une réédition de trois de ses livres liés à sa région natale. Tout le reste de son œuvre a sombré, et ces volumes eux-mêmes sont depuis longtemps devenus introuvables.

Le livre que nous proposons ici pourra peut-être paraître étrange : il témoigne de ce qui a été jugé pendant des siècles indigne précisément d'être publié sous forme de livre, sauf à être objet de sarcasmes. Contre le français des paysans de Molière, à jamais ridiculisé, il nous demande d'entendre le français populaire sans nous laisser arrêter par la norme de l'Académie, de prendre plaisir aux mots venus du Moyen Âge, aux trouvailles locales, mais aussi aux variations sur une syntaxe qui nous réserve à tout moment des surprises. Cette vérité, douce et sincère, dont nous avons appris à ne pas vouloir, elle est là, portée jusqu'à nous par un paysan du Poitou, européen par le domaine de spécialité qui lui était échu, scientifique par le

souci d'exactitude appris au cours d'études qui n'avaient pourtant fait de lui que le porteur d'une tradition de réserve joyeuse et d'humilité.

C'est là aussi s'accorder à la grande leçon des contes.

Françoise Morvan

## AVERTISSEMENT

Si le style, l'orthographe et la ponctuation des textes de Léon Pineau ont été scrupuleusement respectés, en revanche, certaines coquilles et fautes récurrentes ont été corrigées chaque fois que nécessaire ; les notes entre parenthèses dans le cours du texte ont été placées en bas de page ; les notes complémentaires, dues à l'éditeur, sont précédées d'un astérisque.

## LA VEILLÉE EN POITOU<sup>1</sup>

Je ne voudrais offenser personne en disant que peu de soirées dans le monde, plus tard, me sont restées dans l'esprit ou plutôt dans le cœur, comme telle ou telle de nos veillées paysannes. Dans la pièce qui nous servait indistinctement de cuisine, de salle à manger, de salon, de chambre à coucher et de quoi encore ? soit en demi-cercle devant la grande cheminée, où brûlent d'énormes bûches, soit autour de la longue table, où hommes et femmes, assis, s'occupent à « énoigeler », c'est-à-dire à énucléer les noix, que mon père, un peu à l'écart, à un bout, préalablement, casse, à coups de marteau, sur une planche au-dessus d'une « basse<sup>2</sup> » dans laquelle elles tombent et de laquelle on les retire à grandes poignées au fur et à mesure que les « énoigeleurs » achèvent les tas qu'ils ont devant eux. Travail peu pénible. Aussi de quelle joie était-il accompagné ! De quelle franche gaieté ! Ah ! Je vous assure que l'on n'y

---

1. Nous donnons ici un chapitre extrait de *L'Enfance heureuse d'un petit paysan*, Paris, Delagrave, 1932. Ce titre a été ajouté.

2. Cuve en bois de forme ovale, propre à transporter la vendange ou l'eau.

parlait pas de politique ! D'ailleurs comment l'eût-on fait ? Je crois bien n'avoir jamais vu un journal à la maison. Sans doute, mes frères savaient lire, à peu près. Mais ils avaient bien d'autres chats à fouetter. De quoi on parlait alors ? Des potins locaux ? Peut-être. Je ne m'en souviens pas. Ce que je n'ai pas oublié, par exemple, ce sont les chansons que j'y ai entendues ; les devinettes, que l'on s'y posait, dont certaines, et c'étaient, naturellement, celles qui faisaient le plus rire les hommes, sourire les femmes, avaient un double sens qui m'a longtemps échappé et de telle nature que je n'ose pas vous les répéter. Pourtant ce serait bien tentant. Elles ont l'air si parfaitement inoffensives ! Et elles le sont, en réalité, malgré la rudesse des mots et leur apparente grossièreté. Vous sentez bien que je meurs d'envie de vous en dire quelques-unes, pour voir si vous sauriez les trouver. Comme nous les cherchions, nous autres ! Même ceux qui les connaissaient faisaient semblant de ne pas savoir ce qu'elles signifiaient. Cela permettait d'entendre des uns ou des autres des réponses parfois si drôles que tout le monde riait aux éclats. Tant pis ! J'en ris-que une, mais qui n'est nullement incongrue.

Une petite maison sans cheminée  
Qui loge un fainéant toute l'année :

Qu'est-ce que c'est ?

Je vous laisserais bien chercher si j'avais le temps d'attendre. Vous n'avez pas deviné ? Voyons ! Mais c'est tout bonnement un escargot dans sa coquille.

Avez-vous remarqué la forme de cette énigme ? Les deux vers qui la composent, leur rime et leur rythme, et l'image qu'ils évoquent ?

Et l'on dira, après cela, que le peuple n'est pas poète ? Penseriez-vous, par hasard, qu'il a dû recourir à un versificateur de métier pour composer un quatrain comme celui-ci ?

Je suis tout habillé de blanc,  
Ma mère m'a fait en chantant,  
Je n'ai ni queue ni tête,  
Ne suis ni homme ni bête.  
Qui suis-je ?

Et cette autre devinette ? Mais, tout de même, non ; celle-là, je ne peux pas la dire.

Oui, on passait de bons moments à de telles distractions.

C'étaient surtout les contes qui me passionnaient.

Blotti dans un coin du foyer, au chaud, ou même assis au milieu des grandes personnes, les coudes sur la table, tantôt le menton appuyé dans mes deux mains, tantôt, quand le besoin de dormir se faisait trop pressant, m'efforçant à me tenir du pouce et de l'index les yeux ouverts, que j'en ai donc entendu de ces récits et de toutes les sortes, contes d'animaux, féeries, aventures merveilleuses, fabliaux, facéties, drôleries ! Ah ! On ne se doute guère en Sorbonne de l'éblouissante richesse de notre littérature populaire.

De sa richesse et de son extraordinaire variété.

Nul conteur n'égalait mon père. Il était particulièrement excellent dans les contes d'animaux. Je peux dire que j'ai connu en lui, synthétisés, les meilleurs de nos anciens conteurs, ceux qui, au Moyen Âge, ont lié cette piquante gerbe du *Roman de Renart*.

Aucune des mésaventures survenues au goupil ou à Isengrin n'était ignorée de lui. D'où les savait-il ? Sans

doute ces deux personnages sont-ils éternels. Car il les avait fréquentés, c'est sûr, comme il est sûr qu'il avait rencontré la chèvre qui était allée à Poitiers faire arranger son pied, et qui en avait rapporté un petit bouquet de « brou » pour ses petits « chebitous ». Qu'est-ce que c'était que ce « brou » ? Je l'ignore. Vraisemblablement quelque fleur cueillie le long du sentier ou la pousse tendre d'un arbuste dont les petits chevreaux raffolent.

Il connaissait de même la truie qui avait « fichu le camp » dans la forêt. Mais cela, ce n'était point surprenant, puisqu'elle était du voisinage. De même le « geau »<sup>3</sup> et le jars, qui l'y ont accompagnée, appartenaient à des femmes du Port, le village le plus près de chez nous ; et c'est justement au bief du moulin, en bas, que ces femmes étaient en train de laver la lessive, quand le jars, qui barbotait un peu au-dessous, surprit leur intention de les tuer pour leur carnaval.

Mon père avait, par hasard, assisté à la scène, et je vous prie de croire qu'aucun détail ne lui en avait échappé, car il savait observer, mon père !

C'est ainsi qu'un matin, à l'aube, qu'il devait être quelque part, là-haut, à l'affût, il fut le témoin du manège du renard et du chat-écureuil, qui avaient volé un dindon aux métayers de la Clergeaudrie. Lorsque nos deux animaux arrivèrent sous le grand chêne besson, à l'entrée même du chemin qui mène chez le garde de la forêt, c'était justement l'écureuil qui portait le dindon, et, dame ! il en avait tout son faix. Probable qu'il ne l'aurait plus porté bien loin. Aussi, quand il a été sous l'arbre, et il devait bien le connaître, il devait bien savoir ce qu'il faisait, le voilà qui prend son élan, sans en avoir l'air, et, houp ! qui saute sur

---

3. Coq.



une grosse branche fourchue qu'il y avait là, pas trop haute, mais assez, tout de même, pour que maître renard n'ait pu l'atteindre. Mon écureuil s'installe, bien comme il faut, sans trop se presser, bien à son aise, et il commence à plumer le dindon, à se régaler. Ça devait le changer, cette chair, des noisettes et des bourgeons de sapin qu'il avait l'habitude de manger ! De temps en temps, il laissait tomber une plume au renard, tout benêt, qui le regardait faire et qui l'implorait.

« Donne-m'en donc, va, chat-écuriou ! Donne-m'en donc un petit bout ! Moi, qui l'ai porté si longtemps, qui ai eu tant de chaud ! Donne-m'en donc, va, je t'en prie ! »

C'était si joli à voir, nous affirmait mon père, si joli !... qu'il en oublia de tirer son coup de fusil.

Cette scène est si véridique que, moi-même, me promenant par là, bien des années après, avec mes enfants, l'un de ceux-ci, tout à coup, se précipita en avant, sous le chêne, en criant : « Papa ! Papa ! Vois donc, il y a encore des plumes du dindon ! »

C'était exact. Je les ai vues. Nous en avons même rapporté à la maison.

Mon Dieu ! Que tout cela est loin !

Mon père savait aussi des Aventures, des Féeries. Que ne savait-il pas ?

Le conte des Pommes d'or avait ma secrète préférence. Des pommes d'or qui, toutes les nuits, étaient volées dans le jardin du roi. Celui-ci envoya successivement ses trois fils afin d'épier le voleur. Ce fut le plus jeune, le plus faible, qui le découvrit. Je ne remémorerai point tous les dangers qu'il courut, mais seulement ce fait, qu'abandonné par la trahison de ses frères, tout seul, au fond de l'autre monde, il ne put en remonter qu'en donnant de sa propre

chair en pâture à l'oiseau mystérieux qui l'avait pris sur son dos.

Mon père était bien trop réaliste et trop poète pour tirer une leçon de ses récits et nous en expliquer la morale. Celle qu'ils renfermaient n'en était pas moins féconde. Eh oui ! Nous ne pouvons nous élever au-dessus de la vie, nous ne pouvons retrouver la lumière, atteindre l'idéal qu'au prix de notre sang, que par le sacrifice de ce que nous possédions de plus cher. J'en ai fait, à mainte reprise, la douloureuse expérience.

Beaucoup de ces récits étaient très drolatiques. Dits avec humour, accompagnés des gestes appropriés, ne redoutant point les expressions un peu crues, il est vrai, mais si pittoresques, si naïvement justes, ils excitaient toujours une hilarité si épanouie, si générale, que je n'ai jamais connu conférencier ni lecteur qui obtint pareil succès. Tant revêchez-vous que vous puissiez être, vous n'y auriez point échappé, si vous aviez entendu, par exemple, comment le petit vacher réussit à faire parler la fille du roi et, finalement, à l'épouser.

Quelle revanche du vilain sur les seigneurs et les grands ! Revanche dans laquelle il n'entre que de l'esprit, point de méchanceté, mais quel esprit !

Je prétends qu'une aventure comme celle-là et tant d'autres, seul le peuple a pu la « trouver ». Aucun génie individuel n'eût su l'imaginer.

Il y avait surtout une catégorie d'histoires, apparemment la plus nombreuse, qui jouissaient d'une véritable prédilection parmi la partie masculine de l'auditoire, et c'étaient les histoires de curés ou de moines. Pourquoi cette prédilection ? On pense bien que je n'en cherchais pas si long. Leur origine nous était, à tous, également

indifférente. Il suffisait qu'elles existassent, pour la joie de nos « veillées ».

Ah ! Comme ils étaient contents, nos hommes, lorsqu'on leur répétait, pour la centième fois peut-être, mais cela ne faisait rien, c'était toujours aussi nouveau, comment certain manant, avec son air bonasse, fit brûler dans son four à pain et du même coup, s'il vous plaît, trois moines qui, en son absence, étaient successivement venus demander l'hospitalité à sa femme, et le moyen qu'il employa de faire jeter dans la rivière les trois cadavres, tout en ne payant que pour un seul.

Les femmes, généralement, ne manifestaient aucune émotion à ces sortes de facéties. Elles paraissaient n'y trouver aucun intérêt, comme si cela ne les eût point touchées.

Cependant, quand mon père en commençait une par trop irrévérencieuse, ma mère, très religieuse et de la bouche de qui je n'ai jamais entendu un mot choquant, cherchait à le faire taire. Parfois, en effet, il s'arrêtait, ou bien il se contentait de baisser un peu la voix. La curiosité des autres n'en était que mieux éveillée.

Sur ce chapitre, c'était à qui renchérirait. Car il n'y avait pas que mon père à conter. Il y avait aussi le père Charles, le père Auzanneau, le père Robin et je ne sais combien d'autres, que je regrette de ne pas citer, ayant oublié leurs noms.

Ainsi ai-je été de bonne heure au courant de toutes les mésaventures arrivées, en imagination évidemment, à peu près à tous les curés et même aux saints des environs. À saint Ballentruy, faussement accusé par le sacristain d'avoir mangé le porc de monsieur le curé ; et au curé de Saint-Sulpice-les-Ramées : comment, pour avoir indûment voulu retenir la vache d'un de ses paroissiens, il la perdit

et la sienne avec ; et au curé de Chamboré, et à celui de je ne sais plus où – cela, d'ailleurs, n'a aucune importance ! – qui se mit en si fâcheux état pour un homme et combien plus pour un prêtre !...

Des bêtises, c'est entendu. N'empêche que c'est la véritable littérature du Moyen Âge que j'ai recueillie là dans sa pureté et sa sincérité ; dans les conditions mêmes au milieu desquelles elle naquit et de la façon dont elle s'est perpétuée dans le peuple, vivante, incontestablement vivante, et non momifiée dans les livres. Je me demande si, plus tard, je reçus jamais meilleure leçon d'histoire littéraire.

Léon Pineau

X.	Le petit doigt qui parle .....	90
XI.	Le corbeau .....	93

## II. FÉERIES

I.	La Belle Blonde .....	99
II.	La grenouille .....	101
III.	Le bouc blanc .....	104
IV.	La chatte blanche .....	112
V.	La Cendrouse .....	117

## III. LA VIERGE, LES SAINTS, LE DIABLE ET LES SORCIERS

I.	L'agneulet .....	125
II.	Le bonhomme La Ramée .....	128
III.	Le petit bonhomme Racapet .....	131
IV.	Le conte du diable .....	133
V.	Le diable .....	138
VI.	Le maréchal .....	140
VII.	Le vieux soldat et le diable .....	146
VIII.	Le grand Louis .....	150

## IV. CONTES D'ANIMAUX

I.	Le conte de la petite moitié de geau (coq) .....	161
II.	Le conte de la treue (truie) .....	166
III.	Le conte de la chèvre, du renard et du loup .....	173
IV.	Le merle et le renard .....	182
V.	Le lion, le loup et le renard .....	184
VI.	Le renard et l'écureuil .....	186
VII.	La vieille bonne femme et le chat .....	190

## V. FACÉTIES ET BONS TOURS, MOINES ET CURÉS

I.	Les trois moines .....	195
II.	Le curé battu et pas content.....	198
III.	Autre version : le coucou.....	202
IV.	Le conte du curé et du marchand de cochons .....	205
V.	Saint Balentruy.....	208
VI.	Le curé et les deux voleurs.....	211
VII.	Le curé et les treize louis d'or.....	213
VIII.	L'abbé Sans-Soins.....	215

## VI. DIVERS

I.	Finon-Finette .....	223
II.	Le conte de la fille et ses trois galants.	227
III.	Marianne.....	232
IV.	Point-Fine .....	237
V.	Tartari-Barbari.....	241
VI.	Le charbonnier .....	245
VII.	Jean le Sot .....	247

## VII. RANDONNÉES

I.	Biquette .....	263
II.	Le conte du petit rat.....	265